

# M. J. BERTHELÉ

ET SES

## TRAVAUX D'ÉPIGRAPHIE CAMPANAIRE

---

Notre distingué compatriote et collègue, M. Joseph Berthelé, a entrepris, sous le titre : *Ephemeris Campanographica*, une publication trimestrielle où il se propose de poursuivre les études auxquelles il se livre, depuis plus de vingt ans, avec une persévérance qui a fait de lui un des maîtres ès sciences campanaires. Comme il a toujours fait jusqu'ici, pour ses précédents ouvrages, il a eu l'amabilité de nous envoyer les deux premiers fascicules de ce recueil.

Notre cher Président m'a demandé de vous en dire quelques mots. Je m'empresse d'autant plus volontiers de déférer à son désir que M. Berthelé est depuis longtemps de mes amis. Je ne suis auprès de lui qu'un ignorant ; mais nous avons, pour les clochers, une tendresse commune qui nous rapproche. M. Berthelé les aime en érudit qui les décrit, les explore intérieurement, inventorie leur mobilier de bronze, déchiffre les inscriptions les plus énigmatiques avec la sagacité d'un chartiste éprouvé. Je les aime en simple paysagiste pour leur effet pittoresque et pour la haute pensée qu'ils ajoutent aux beautés de la nature.

L'*Ephemeris Campanographica* sera un répertoire de notes, de documents concernant toutes les branches qui se rattachent à cette étude très large encore que très spéciale. Ce sera une enquête toujours ouverte où figureront les cloches des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles à côté de celles que nous a léguées le passé : car M. Berthelé pense avec raison que la campano-

graphie contemporaine peut apporter d'utiles contributions à l'histoire locale et à l'histoire des arts industriels, en faisant connaître les procédés de fabrication, plus expéditifs, sinon meilleurs, dûs à l'expérience, aux nouveaux procédés qu'elle suggère. Sans doute la description des cloches d'hier et d'aujourd'hui ne présente aucunes difficultés de lecture et d'interprétation dignes d'exercer la sagacité de l'archéologue; il s'agit d'un simple constat; mais la campanographie contemporaine entrera à son tour dans l'histoire et prendra avec les années l'intérêt rétrospectif qui lui manque aujourd'hui. Les renseignements bibliographiques ne sont pas non plus négligés. Il faut vraiment l'incroyable activité de M. Berthelé, qui lit tout, qui voit tout, à qui rien n'échappe, pour remplir un programme aussi vaste; et tout cela est écrit avec une clarté, un entrain et, dans les points controversés, avec une chaleur de conviction qui lui assurent cause gagnée auprès du lecteur.

La variété des sujets traités dans ces deux fascicules n'est pas le moindre agrément de l'ouvrage. C'est d'abord une étude sur la cloche gothique de Marines, gros bourg de l'arrondissement de Pontoise. Elle porte une inscription obtenue par le procédé de champlevé employé à l'époque romane et décrit dans son livre : *Diversarum artium Schedula*, par le moine Théophile, qui vivait au XII<sup>e</sup> siècle. Or, M. G. Veyret, dans son histoire de Marines (1881-1883), suppose que cette cloche a été fondue en 1256, date de la dédicace de l'église. S'il en est ainsi — et les caractères de l'inscription ne démentent pas cette supposition —, on peut conclure que l'usage du procédé roman de champlevé se serait perpétué jusque dans le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

C'est ensuite l'histoire du « dindin » de Solre-le-Château, arrondissement d'Avesnes. Le dindin (c'est le nom donné dans le pays à la plus petite des cloches paroissiales), est également du XIII<sup>e</sup> siècle. Il a été fondu entre les années 1260 et 1275. La façon défectueuse dont les « saintiers » ont écrit cette date a causé des divergences de lecture et donné lieu à

des discussions épigraphiques que M. Berthelé solutionne en faveur de la date la plus rapprochée de 1275. Il fonde son opinion sur diverses observations, et notamment sur le nom d'une abbesse Ade que l'on déchiffre sur l'inscription de la cloche. Or, à cette époque précisément, entre 1271 et 1275, une abbesse Ade gouvernait le monastère d'Avesnes-les-Bapaume. Il résulterait de cela que le dindin provient du monastère d'Avesnes-les-Bapaume et non pas, comme on l'a cru longtemps, du beffroi de Solre-le-Château.

Passons maintenant à un chapitre d'allure moins sévère. C'est le compte rendu d'un récent travail de M. L. Gauchat, professeur à l'Université de Berne, sur les noms romans des clarines, campanes, bourdons, etc., que l'on attache, en Suisse, au cou des vaches pour aider les pâtres à retrouver les animaux égarés dans la montagne ou disparus dans le brouillard. M. Berthelé se livre à ce propos avec M. Gauchat à des joutes philologiques auxquelles je me garderai bien de me mêler, m'en tenant prudemment aux côtés pittoresques du sujet. Les libres carillons de ces clochettes aux sons clairs qui, le soir, s'éteignent graduellement dans l'éloignement de la campagne ont un charme dont j'ai souvent goûté la douceur lorsque je peignais dans la vallée de la Marne où les tenanciers des fermes de Mézy, du ru Chailly et autres avaient adopté cet usage.

Je ne suis pas étonné que les pâtres se complaisent à ces sonneries au point de ne pouvoir plus s'en passer. On cite le cas du conseiller municipal Cretson, riche cultivateur retiré des affaires qui, après la vente de ses troupeaux, errait désespéré par les rues comme une âme en peine. Pour tromper cette espèce de spleen, il avait enfilé toutes ses clochettes dans une tringle en fer suspendue dans son grenier, et quand la nostalgie du passé le reprenait, il montait dans les combles de sa maison et se donnait, en secouant la tringle, le régal d'un concert rustique qui lui rappelait les beaux jours d'autrefois.

Les animaux aiment, eux aussi, le bruit de leurs grelots.

« C'est, nous dit M. Gauchat, la « reine », la maîtresse vache qui porte le plus gros bourdon. Elle n'en est pas peu fière. On raconte des scènes de jalousie entre animaux à propos du privilège de porter la grosse cloche. » Celle qui est investie de cet honneur marche généralement en tête et ses compagnes acceptent assez docilement cette préséance, en quoi les vaches donnent une leçon aux pauvres humains fêrus de la turlutaine égalitaire qu'exploitent les mauvais bergers au profit de leurs ambitions.

Très curieux aussi le chapitre où M. Berthelé raconte les infortunes du bourdon de La Châtre, la plus grosse cloche du département de l'Indre. Son origine remonte à l'an 1611. Elle était depuis longtemps fêlée, aphone, hors de service, lorsqu'en 1864 les habitants de La Châtre, fort attachés à ce vénérable débris, résolurent de faire fondre une cloche nouvelle avec le métal de l'ancienne. Ils s'adressèrent pour cela à J. B. Amédée Bollée, originaire comme la plupart des fondeurs, ses confrères, de la petite province, mi-lorraine, mi-champenoise, qu'on appelait le Bassigny. Après avoir pratiqué longtemps la fonte sur place, A. Bollée avait créé une fonderie à Saint-Jean de Braye, faubourg d'Orléans, en 1840. Mais les paroissiens de La Châtre, ne voulant pas se séparer de leur vieille cloche, de peur que le métal de 1611 n'entrât pas dans la nouvelle pur de tout alliage étranger, Bollée se transporta à La Châtre avec son fils aîné, Camille, qui fut tué le 18 Janvier 1871 à la bataille de Buzenval. Ils opérèrent sous les yeux des habitants qui, pour honorer leur bourdon tout battant neuf, décidèrent de remplacer la flèche en bois de l'église par une flèche en pierre ; funeste inspiration ! car le clocher s'écroula le 8 Décembre 1896, entraînant dans sa chute le bourdon qui en demeura tout meurtri. En 1900, une grave fêlure se déclara. Après plusieurs essais de raccommodages plus ou moins infructueux, le bourdon se cassa tout à fait en 1905, et il fallut procéder à une nouvelle refonte qui eut lieu cette fois dans les ateliers de Georges Bollée, le deuxième fils d'Amédée, en présence d'un délégué

du Conseil de fabrique, venu de La Châtre pour assister à l'opération. Le 29 Juillet 1909, les fondeurs jetèrent au fourneau, sous les yeux de ce témoin officiel, tous les morceaux de la vieille cloche et, le lendemain, celui-ci vit sortir du moule le métal de 1611, brillant, rajeuni, et bien en forme pour fournir une nouvelle carrière.

L'opération offrait une particularité qui vaut d'être notée. Quatre générations de Bollée y participèrent ainsi qu'il appert de l'inscription gravée sur la cloche, dont nous extrayons le passage ci-dessous :

« Brisée par accident en 1896, j'ai été refondue en 1909 par  
« J. B. Amédée Bollée (1), Georges Bollée, fils, Louis Bollée,  
« petit-fils, et Robert Bollée, arrière-petit-fils. »

Ce dernier, né en 1906, n'avait pas quatre ans. Il n'a donc pu prendre à l'affaire qu'une part en quelque sorte symbolique. Conduit par la main, il a placé la première brique sur le moule, mis le feu au four, sonné le premier coup du bourdon. C'était assez pour que les Bollée inscrivissent son nom à côté des leurs, sur le métal de la cloche, fiers de constater ainsi la rare fidélité de la famille à la profession qu'elle a si honorablement exercée. C'était, en même temps, une façon touchante d'engager l'enfant dans la voie de ses ancêtres et l'encourager à s'y montrer digne d'eux.

Deux photogravures représentent les quatre collaborateurs debout près de l'œuvre sortie, pure et sans tare, de leurs mains expertes. L'*Ephemeris Campanographica*, éditée avec un goût parfait, joint en effet à ce mérite l'attrait, fort apprécié du lecteur, de planches explicatives et de dessins sur bois très intéressants. C'est donc avec une entière confiance dans le succès qui l'attend que nous souhaitons la bienvenue à la nouvelle publication de M. Berthélé.

FRÉDÉRIC HENRIET.

(1) J. B. Amédée Bollée, presque centenaire aujourd'hui, est né à Clefmont (Haute Marne), en 1812.